

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 32

Artikel: La chanson populaire : (1er article)
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un coup de fusil, assez carré d'épaules, mais son thorax n'a rien qui frappe. Il est vêtu comme tout le monde, assez légèrement, n'a pas de cheveux, et chose qui m'a surpris, il porte des bottines à élastiques. En arrivant ici, après 14 lieues de marche, son linge ne paraissait pas humide. Il s'appuie sur une simple canne.

Quand il marche, toutes ses articulations ont un mouvement saccadé et brusque, et son profil en lame de conteau fend l'air comme un bateau de course.

Il nous a dit qu'il marche toujours de la même manière, et son plus grand plaisir et, paraît-il, sa seule compensation (Rueggsegger ne parle jamais) est de raconter ses tours de force. J'oubliais de dire qu'il est d'une grande sobriété.

Employé dans l'administration, Rueggsegger a 43 ans.

Louèche-les-Bains, 25 juillet 1876. L. C.

La chanson populaire.

(1^{er} ARTICLE)

On a souvent parlé avec raison de l'influence de la littérature sur les mœurs, ou plutôt sur la moralité des peuples.

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous entretenir un peu d'une branche de cette littérature : *la Chanson*.

Portée sur les ailes de la musique, la chanson pénètre plus facilement dans les masses que toutes les autres productions de l'esprit. Elle s'implante, se fixe chez l'homme par la mémoire et fait ainsi partie de son acquit, de son bagage intellectuel.

Et tandis que cent romans ne nous laissent après lecture pas une ligne à citer, que notre mémoire se refuse à garder deux vers de Racine ou de Victor Hugo, un gai refrain se grave dans notre esprit et nous poursuit, pour ainsi dire, jusque dans nos travaux les plus sérieux.

Dès lors, il serait superflu d'insister sur le rôle que peut jouer la chanson dans le développement de l'individu. Pour peu que le jeune homme se mêle à notre vie sociale si multiple et si ramifiée, il est impossible que son imagination ne voltige pas quelquefois, même à son insu, sous le vent des romances ou des chants patriotiques.

Dans nos réjouissances publiques, dans nos fêtes de société ou de famille, dans nos nombreux banquets, la chanson a sa place obligée au moment de la gaité, de l'épanchement. On se figure difficilement chez nous cette partie d'une fête où chacun se promet du plaisir, livrée en entier aux faiseurs de discours.

Bonne ou mauvaise, on réclame la chanson; un peu au mérite, un peu à la bonne volonté, et, ordinairement, chacun s'exécute pour le plus grand amusement des convives.

L'atelier aussi a ses refrains joyeux, et c'est là que j'aime tout particulièrement à les entendre.

Heureux sont ceux qui savent mêler un peu de poésie au réalisme de la vie.

Et quand vient le samedi soir,

Après la semaine remplie
Par le travail de tous les jours,*

qui songera à critiquer les ouvriers qui se réuniront pour chanter: ni vous ni moi, à coup sûr.

Quand on a fait son devoir, on a le cœur à l'aise, et plus le labeur de la semaine a été dur, plus on se sent léger dans la perspective d'un jour de repos.

Dans ces moments-là, il semble qu'on soit possédé d'un immense amour pour l'humanité et la patrie, et la chanson arrive sur les lèvres, comme l'expression joyeuse du contentement d'esprit.

Et l'ouvrier chante la liberté, la liberté conquise par le travail, il chante la patrie, il chante les beautés de la nature, les fleurs, les grands bois, les ruisseaux; il chante l'amour.

Si j'associe ici le nom d'ouvrier à celui de « chanson populaire », c'est que cette déesse, la chanson, quoique accessible à tous, garde ses préférences, ses faveurs, pour les natures simples et fortes, pour les hommes qu'éveille le chant du coq.

Les travaux manuels, ceux surtout qui ne nécessitent pas de grands efforts physiques, se prêtent admirablement à la diffusion des couplets. On chante au chantier, à l'atelier, et souvent l'outil, frappant en cadence, ponctue la chanson et en accentue le rythme.

Chanter en travaillant est certainement un privilége. On m'a cité l'exemple d'un négociant très occupé, recevant en moyenne trente lettres par jour et qui avait l'habitude de les coter lui-même, travail qui, dans les grandes maisons, est fait ordinairement par des employés inférieurs.

Comme on lui demandait la raison de ce caprice, il répondit: « Pendant que je fais ce travail tout machinal, mon esprit peut muser, folâtrer, et je me surprends parfois à fredonner mes chansons de vingt ans: c'est le plus beau moment de ma journée. »

Je voudrais insister un instant sur ce point: chanter est un privilége.

Il est entendu que je ne veux parler ici que de la chanson populaire, du chant individuel.

Eh bien! dans notre grande famille humaine, quels sont ceux qui sont le plus largement dotés de ce privilége? Sont-ce les grands du monde, ceux auxquels la fortune prodigue ses caresses? Sont-ce les ambitieux qui voudraient franchir quatre à quatre les degrés de la gloire et de la popularité? Non, évidemment non.

Si l'on en croit la statistique, cette science qui se mêle de tout, mais qui parfois est maladroite, elle nous dira qu'à partir de la misère exclusivement, *l'homme chante en raison inverse de ce qu'il possède*.

Sans accorder trop de créance à cette donnée, il faut pourtant reconnaître qu'elle a du vrai. Je n'en veux pour preuve que la manière de s'exprimer de

* Pierre Dupont: *La promenade du paysan*.

certaines personnes, lorsqu'elles veulent rendre compte d'une allégresse qui ne leur est pas habituelle; on les entend dire : Nous avons chanté comme des pauvres !

Donc les pauvres chantent et chantent plus que les riches : c'est un fait acquis.

L. G.

Le tor dè Tolotsena.

Quand bin cé tor n'est pas nové,
Lo faut notâ; l'est bin galé.

On pâysan dè Tolotsena,
Que ne pâyivé pas dè mena,
Et qu'avâi lo bosson garni
Etâi z'u roudâ pè Paris.
On dzo que lâi sè promenâvè,
Diabe lo pas que retrovâvè
La maison iô l'avâi lodzi
Et iô ye pregnâi son medzi.
« Cé Paris, desâi noutron Dzordze,
« Est la mâtîf pe grand què Mordze,
« Mè râodzâi se su pas perdu » !
Mâ trâi lulus que l'aviont vu
Desiron : « Céquie n'est pas d'ice,
L'est binsu on lordiau dè Suisse,
Allein-vâi lo férè djâsâ
Et l'invitâ à diz'hâora,
Ne no reletséreint la potta
Et li pâyérâ la ribotta. »
Lâi firon ! « Dité-vâi, l'ami !
Vo ne cognâité pas Paris ?
— Oh, na fâi na ? Pè clliâo tserrâîrè
Que sont quâsu totè parâîrè,
Mè su perdu. — Yô allâ-vo ?
— Ye vé tsi ion dè per tsi no,
Tsi mon cousin Djan à Moïse,
Que restè découte 'n'église.
Yô cein est-ce, kâ ne sé pas
Dè quin coté mè faut allâ ?
— Oh ma fâi, l'est llien dè per ice,
Mâ l'est bin à voutron servîço
Qu'on vâo vo montrâ lo tsemin
Que mînè tsi voutron cousin.
Cein no fâ férè 'n'escampetta,
Mâ dévant, faut bâirè quartetta.
Veni partadzî demi-pot. »
Et l'autro sâi clliâo trâi coco...
Démândiron vin et pedance
Kâ l'aviont 'na fan dè metsance.
Firon quie on grand tirebas
Et quand l'uron ti prâo rupâ,
Yon dè clliâo tsancro dè medzârè
Lâo fâ : « Vé queri dâi cigarrès » !
On autre dit : « Vaissâ mè pi,
Vé tôt dè suite reveni. »
Mâ lè dou larro décampiron
Et sein lo pas que revègniron.
L'autre fe : « Mâ ! clliâo dou gaillâ
Reston grand teimps. Lè vé cria;
Démândâ pi onna botolhie » !

Et tandique lo Dzordze rohie,
Lo grand chenapan fot lo camp
Et laissé lo Vaudois ein plian.

On pou aprés, la carbatière
Que sorizâi dè cè affére,
Lâi vint derè : « Mon pourr'ami,
Vo z'ont fê on tor dè Paris.
Mè fâ pedi, vo z'ein repondô,
Mâ faut pâyi po tot cé mondo.
— Eh ! non dè non ! vu prâo pâyi
Apportâ onco 'na demi.

(Po décheindre avau dein lè câvè
On lan dâo pliantsi sè lâvâvè.
L'est cein qu'on lâi dit : on trapon.)
Quand la fenna fe âo fin fond,
Noutron coo, qu'avâi bouna lama
Lâi criè : « Dité-vâi Madama !
Quin tor m'ont-te dza quie djuï ?
— Monsu, l'est on tor dè Paris !
— Eh bin ma fâi clliâo miserâblio
Sont tot parâi dâi crâno diâblio
Coumeint leu, vu râgliâ l'écot,
Et po pâyi voutron fricot,
Et cé crouïo vin de boutsena,
Vaitisé on tor dè Tolotsena !
Et lo gaillâ clliou lo trapon
Et tracé frou dié qu'on tienson.

C. C. D.

LE SENTIER DÉTOURNÉ

(Fin.)

Bernard était un beau jeune homme aux formes robustes, mais non dépourvues d'élégance ; son regard ouvert et franc annonçait l'énergie et la persévérance ; son sourire avait une douceur sympathique. En le voyant, on sentait qu'on était en présence de quelqu'un, d'un homme doué des qualités qui font le charme de l'intimité, de celles qui aident à soutenir vaillamment les luttes de la vie.

Son père donnait l'idée d'un brave bourgeois qui a depuis longtemps renoncé aux préoccupations de la coquetterie. Ses vêtements amples et d'étoffe solide laissaient toute liberté aux mouvements de son corps un peu replet. Ses cheveux gris tombaient sans symétrie des deux côtés de son front ridé ; ses traits avaient une expression de cordialité et de joyeuse humeur ; sa figure pleine, au teint coloré, indiquait une nature loyale à laquelle toute dissimulation répugnait. Il s'avancait avec défiance vers la vieille fille, souriant tendrement, comme s'il se tenait en garde contre quelque coup de boutoir. Pour faire diversion, il s'adressa à la nièce, qui remplissait la chambre de son gracieux babillage.

— Et moi, Anna, ne me remerciés-tu pas ?

Mais la tante Toinette ne lui laissa pas le bénéfice de cette manœuvre. Elle affermit ses conserves sur son nez et darda sur lui des regards courroucés :

— Des remerciements, vieux scélérat, venez les recevoir ; je vous attendais pour vous laver la tête d'importance. Comment à votre âge ne possédez-vous pas mieux la notion des devoirs qu'impose un engagement ? Nous avions cependant formé un pacte aussi solennel que celui des trois Suisses au pied du Rutli ; mais votre langue ne saurait garder un secret ; dès le premier assaut un peu sérieux, vous capitulez ; vous lâchez pied comme une poule mouillée. Et honteusement abandonnée par vous, il faut que je soutienne seule l'attaque, une rude attaque, je vous jure, car ma nièce est